

- 6000 sous terre -

Il avait rapidement préparé ses affaires avant de les mettre en vrac dans un sac d'épaisse toile de plastique jaune. Il emportait avec lui une lampe torche avec des piles de rechange, un chapeau et une paire de gants pour se protéger tête et mains, des choses et d'autres à boire et à manger, quelques coupes faim, des bières en canette et une bouteille d'eau, sans oublier du papier et un stylo pour tracer son chemin. Il portait des bottes plastifiées et des vêtements élimés adaptés au lieu où il se rendait. Au-dehors la nuit l'enveloppa, elle était fraîche et les trottoirs, lavés par une pluie d'automne, séchaient lentement à la lueur des réverbères. Des nuages d'un blanc gris poreux maintenaient caché le ciel nocturne à sa vue. À cette heure avancée de la nuit il marchait seul dans les rues calmes de sa ville. Les passants se faisaient rares et seules des voitures passaient à vive allure à sa proximité. Il marcha plus d'une demi-heure d'un pas rapide et régulier malgré son sac qui l'encombrait. Il arriva enfin sur une petite place, où, il y a quelques jours, il avait remarqué par hasard à côté d'une lourde grille inscrite dans le trottoir, ce qui s'apparentait à des empreintes de pieds et des marques terreuses, preuve selon lui qu'en dessous se trouvait un accès à des galeries creusées dans la pierre, anciennes carrières souterraines et non à des égouts. Il voulait visiter ces galeries dans les jours qui suivraient. Et ce soir, il s'était décidé.

Un vaste espace du trottoir, près de trois mètres sur trois, était couvert de barreaux rectangulaires assez épais et dans un des angles on pouvait apercevoir une grille se soulevant. Il s'accroupit au-dessus, saisit la grille en glissant ses deux mains entre les barreaux et tira vers lui. Il eut quelque mal. Elle ne semblait pas avoir été ouverte aussi récemment qu'il l'avait pensé. Ses premières tentatives ne lui permirent pas de soulever suffisamment la grille, aussi glissa-t-il un pied dans l'ouverture pratiquée et reprenant ses forces et les appliquant de nouveau à la traction, il parvint à la soulever. Elle se trouvait maintenant à la perpendiculaire du trottoir, ouverte au maximum. D'un tour de tête scrutateur il vérifia à nouveau l'absence de passant. Son regard plongea alors dans le sol, une échelle en acier fixée au mur descendait. Il saisit son sac et posa son pied sur un échelon, entreprenant sa descente. Sa tête seule dépassait maintenant encore du trottoir, le reste de son corps semblait avalé par le sol. De son bras il entreprit de tirer la grille vers lui pour la fermer doucement. Il rentra rapidement sa tête et elle fit un bruit lourd en claquant. Il frémit de cette émotion particulière qu'il ressentait à chaque fois qu'il quittait la terre ferme et rassurante pour quelque profondeur. Il aimait la peur que lui procurait cette idée, non exprimée mais présente, de ne pouvoir réapparaître à la surface du monde. Comme s'il se mettait lui-même au tombeau.

L'échelle le mena deux mètres plus bas sur une plateforme métallique grillagée d'un mètre de large placée contre un mur bétonné et dont une rembarde surplombait un grand espace vide. Au bout de la plateforme dans l'angle opposé se dessinait un escalier en métal. Les marches s'y engouffraient dans une pénombre luisante. Il descendit l'escalier glissant la main posée attentivement sur la rampe. En bas son pied toucha un socle de béton. Ses pas produisaient une sourde résonance. Son regard prenait lentement possession de ce lieu vide qui l'entourait de sa noirceur sous-urbaine. Cette fosse rectangulaire aux dimensions assez vastes, aux angles nets mais sombres, à cinq mètres sous terre, semblait flotter dans une ambiance irréelle où la lumière de la rue diffusait des teintes ternes et passives. Des semblants de volutes bleutées se profilaient dans l'air souterrain émanant d'une incandescence qui au dehors était la blancheur crue du feu d'un réverbère. De petits miroirs d'eau ronds couvraient le sol, que des gouttes tombant continuellement depuis la rue alimentaient. Elles traversaient l'espace obscur qu'elles imprégnaient d'une pâle couleur. La grille projetait en négatif ses lignes parallèles dans toute la zone souterraine, alignant murs et sol dans un même espace dimensionnel. Le souffle sortant de sa bouche attestait de la fraîcheur de l'air. Une noire humidité imprégnait les murs bruts en béton et couvrait tout métal de sa pâleur. Les structures en acier de la plateforme et de l'escalier évoquaient des formes arachnides - toiles et pattes, fines et acérées - auxquelles la lumière indirecte du lampadaire donnait de froids reflêts métalliques.

Habitué à l'obscurité - il n'avait pas eu à se servir de sa lampe torche jusqu'à lors - ses yeux virent dans le sol, à la verticale de l'angle où s'opérait la jonction entre la plateforme et l'escalier, une ouverture circulaire. Il s'en approcha. Il s'agissait d'un puits bétonné parcourus d'échelons incrustés dans la paroi. Il alluma sa lampe et projeta le rayon lumineux au cœur du puits. Il n'en vit pas distinctement le fond mais nulle trace d'eau ne lui apparut. Sans attendre il descendit. Il avait fixé sa torche à sa ceinture dirigée vers le haut afin d'éclairer ses mains se posant sur les échelons humides. Il ne savait où sa descente le menait, ni quand il lui faudrait s'arrêter. Plusieurs fois il pencha sa tête vers le bas mais il ne discerna rien. Au bout d'une dizaine de mètres il sentit qu'il atteignait une surface. C'était une épaisse plaque en métal servant de palier et au travers de laquelle les échelons se poursuivaient par une ouverture rectangulaire. Il reprit sa descente verticale. Elle commençait à lui sembler longue quand ses pieds touchèrent à nouveau une surface. Il se saisit de sa torche tout en se collant contre les échelons et éclaira en dessous de lui. Son pied reposait sur un sol inerte. Il y déposa son sac puis éclaira au-dessus de sa tête et fut saisi par la vertigineuse descente qu'il venait d'effectuer : tout en haut, au plus haut qu'il pouvait voir, il discernait un petit point plus sombre correspondant au palier par lequel il venait de passer. Nulle lumière n'en émergeait.

Une galerie bétonnée de forme ovale, quelque peu aplatie à l'endroit du sol, s'ouvrait devant lui. Elle s'enfonçait, horizontale, dans une direction unique. Il pouvait se tenir debout dans ce long mais étroit couloir de près d'un mètre de large, qu'il empruntait. Sur le sol alternaient par endroit des traces de boue ou de fines flaques d'eau. Aucun changement d'orientation ne venait affecter la galerie. Cela faisait une bonne heure qu'il marchait d'un pas rapide, comme hypnotisé par la régularité du couloir oval, quand il s'interrogea sur sa nature. Une telle galerie, continuellement droite, devait bien déboucher quelque part. Il s'agissait de toute évidence d'un couloir de circulation, dont le revêtement de béton était relativement récent mais qui recouvrait peut-être des parois bien plus anciennes. Il constata avec étonnement l'absence de toutes graffitis ou marques sur les murs, comme s'il était le premier à s'aventurer en ce lieu, et il n'en fut que plus intrigué. Plus tard, quelques dizaines de minutes vraisemblablement, il décida de s'arrêter. C'est en relevant sa manche et en cherchant à savoir l'heure, qu'il nota l'absence de sa montre. Il avait mis puis enlevé ses gants lors de sa descente du puits à échelons, mais ce moment ne lui laissait aucun souvenir d'un quelconque choc contre son poignet droit. Il fouilla dans toutes ses poches. En vain. Peut-être avait-il tout simplement oublié sa montre chez lui. Il pensa qu'il lui faudrait regarder de près le sol quand il retournerait vers le puits.

Quelle voie souterraine empruntait-il ? Il lui semblait que la direction générale suivie devait le conduire vers la périphérie de la ville. Il avait entendu parler de couloirs de circulation qui menaient loin du centre urbain. Des rumeurs circulaient sur leur nature : il s'agissait de tunnels secrets destinés à fuir la ville en cas de danger. Peut-être venait-il de découvrir un tel passage, mais dans quelle banlieue la sortie le ferait-il déboucher ? Il posa son sac, s'assit et réfléchit. Était-il possible qu'il ait manqué une bifurcation ? Il sentait que durant sa marche continue et hative il s'était parfois presque endormi, son corps ayant trouvé une forme d'équilibre, comme bercé par le rythme de ses pas. Ses yeux avaient, à force, intégré la forme du couloir et ne voyaient plus rien d'autre qu'un tunnel oval, aux murs l'encerclant dans une armature brute de béton. Il vida la moitié de la bouteille d'eau. Il restait perplexe, mais également joyeux d'avoir découvert un lieu si peu ordinaire. Une peur toutefois lui tenait l'esprit éveillé. Il devait s'agir de sa montre, car avoir l'heure à tout moment lui apparaissait si normal qu'une telle absence lui causait la désagréable impression d'être comme en dehors du temps.

Il s'était habitué à la régularité déconcertante de la galerie, à sa direction invariable, à son aspect uniforme et linéaire. Il lui importait dès lors une chose : savoir où elle menait. Il lui fallait la suivre sans prêter attention à son aspect singulier et à vrai dire dénué d'intérêt. A plusieurs reprises il lui sembla que des changements survenaient dans le pendage du sol. La stricte horizontalité aurait ainsi laissé place à une légère pente. Au début il n'y prêta pas attention et il pensa que sa vitesse de déplacement affectait la perception de cet environnement toujours plat. Son corps se voyait engagé dans un même et constant mouvement des pieds et des bras, tel un balancement de pendule où sa tête frolait les parois bétonnées. Ce rythme sournois plaçait son corps comme sous l'effet d'une poussée constante vers l'avant, lui procurant, pensa-t-il, cette impression de pente. Ce devait être son sens de l'équilibre qui se jouait de lui. Mais une nouvelle fois qu'il ressentit cette impression, il s'arrêta quelques instants pour reprendre son souffle et se retourna. Sans doute possible il nota une très faible dénivellation indiquant que le couloir descendait. Aussi fut-il étonné quand une rupture de pente franche affecta le couloir. Il scruta avec attention à l'entours pour repérer des éléments annonciateurs d'un tel changement mais il ne distingua rien. Une pente marquée affectait simplement le tunnel sur une distance de quelques dizaines de mètres.

C'est au milieu de l'une de ces pente qu'il décida de s'arrêter à nouveau après, apparemment, plusieurs heures de marches. Il avait faim et surtout très soif. Il vida la bouteille d'eau et mangea quelques uns des biscuits qu'il avait emporté. Il préféra garder ses coupes-faim pour plus tard. Il se releva et sentit les muscles de ses jambes qui se contractaient. Il se rassit et pour reposer ses jambes il les allongea dans le sens de la pente puis posa sa tête contre le mur ovale. Sans s'en rendre compte ni le vouloir, il s'endormit. Quand il ouvrit ses yeux, un noir total l'entourait. Il pensait rêver et tandis qu'une peur montait en lui il réfléchit à l'endroit où il devait se trouver. Il tremblait de froid et les vêtements dans lesquels il avait transpiré lui collait moite à la peau. En bougeant sa main droite, ses doigts se contractèrent sur un objet métallique de forme cylindrique et allongé. Il se souvenait maintenant du couloir, de la rupture de pente où il s'était arrêté pour se reposer et comprit qu'il tenait entre ses doigts sa lampe de poche. Elle ne fonctionnait plus. Le clic et dé clic ne produisait aucun éclairage. La pile avait dû se vider durant son sommeil. Le contact dur et froid du béton lui avait engourdi le corps et le bouger lui faisait douloureusement mal. Tout en reprenant ses esprits ses mains tatonnaient autour de lui afin de trouver son sac qui contenait des piles de rechange. Il faisait des gestes lents, son corps ne répondait encore qu'imparfaitement aux mouvements qu'il voulait se voir faire. Il se sentit alors profondément abattu. Qu'était-il venu faire ici ? Il s'imaginait seul dans ce couloir, allongé dans cet endroit dépourvu de tout sens et il s'en voulait. Il lui fallu un temps anormalement long pour réunir d'abord ses esprits, puis ses affaires, après avoir remi des piles dans sa lampe. La lumière lui arracha un petit cri. Il lui avait semblé s'être accomodé de cette lourde obscurité et devoir à nouveau faire fonctionner ses yeux coutaît à son cerveau. Il se remit enfin debout, agitant ses membres pour les réchauffer. Il hésitait à poursuivre sa route. Il décida de se donner encore dix minutes de marche puis il rebrousserait chemin.

Il fit une dizaine de mètres supplémentaires quand brusquement la galerie changea d'aspect. Elle perdait son revêtement de béton pour devenir construite en parpaings. Sa forme évoluait également : sa section légèrement ovale laissait place à un passage à l'apparence trappue, plus large et rectangulaire. En fait seuls les murs latéraux étaient revêtus de parpaings. Le plafond correspondait à la roche mère, quand au sol il s'agissait d'une terre battue de couleur sale à laquelle venaient se mélanger de petits cailloux anguleux de pierre blanche et friable. Son dos lui faisait mal, il ne se pencha donc pas pour examiner ces morceaux de pierre. Il avait repris sa marche vigoureuse car son corps grelotait de froid. Rapidement une chaleur diffuse régnait à nouveau en lui. Ses pieds, bien que fatigués, avalaient maintenant sans faillir les mètres et bientôt les kilomètres de la galerie, car il était également plus agréable de marcher dans ce couloir-ci. De part ses dimensions légèrement plus vastes il lui paraissait porteur d'un air plus sain et abondant. Une telle transformation du couloir ne pouvait que signifier qu'il ne tarderait pas à rejoindre d'autres types de galeries et vraisemblablement la fin du tunnel. Il se sentait joyeux et riait. Il s'en voulait maintenant d'avoir voulu abandonner si facilement, lui qui d'habitude était connu pour sa ténacité.

Les parpaings sans nombre défilaient, et plus encore que la galerie précédente dans sa simplicité ovale, sa marche au milieu d'eux lui donnait le vertige. Ses pas rapides, réguliers, lui semblaient calculer leur rythme incessant sur l'alternance continue de ces parpaings qu'il ne voyait même plus. Parpaings cimentés les uns sur les autres, cimentés les uns contre les autres. Tous identiques et tous différents, il avançait sans plus penser. Il voulait juste venir à bout d'eux, pour savoir où ils le menaient, jusqu'où ils s'avanceraient. Il lui apparaissait hors de question de rebrousser chemin alors qu'il était tellement engagé. La galerie était certes plus récente qu'il imaginait mais elle menait en droite ligne en un lieu ne figurant sur aucune carte officielle. Une idée s'agita en lui et il s'arrêta net, en prise à une peur violente. Et si la sortie vers laquelle il se dirigeait était cadencée ? Pouvait-il avoir fait tout ce chemin pour rien, sans jamais pouvoir savoir ce que la plaque d'égout scellée, ou la porte blindée contre laquelle il butterait avec horreur, cacherait derrière elle et qui plus est sans pouvoir sortir ? Il savait bien qu'il n'existait nulle possibilité de connaître la destination de ce couloir, aucune bibliothèque possédant les plans des sous-sols de sa ville ne ferait figurer un tel tunnel, certainement secret, et destiné à être utilisé en cas de guerre ou même, pourquoi pas, d'agitation révolutionnaire. Il lui serait impossible de savoir où pouvait bien mener ce passage s'il n'allait pas jusqu'au bout. Pour se donner de l'entrain et arrêter de penser à cette sortie il prit de son sac une canette de bière et la but en marchant.

Cette droite ligne de la galerie n'éveillait plus en lui qu'une lointaine indifférence. Certainement lui eut-il paru inconcevable qu'il pouvait en être autrement. Cette voie se devait d'être la plus rectiligne possible assurant ainsi à la fonction qu'il lui attribuait d'être la bonne. Il but une autre canette et la faim qui lui triturait le ventre se calma momentanément. Il voulait encore attendre avant de manger les quelques biscuits et coupe faim qu'il lui restait dans son sac. Son esprit, légèrement embrumé par la boisson, ne prêtait plus grande attention au couloir. Ses pas se succédaient et son esprit vagabondait quand aux découvertes qu'il ne manquerait pas de faire en atteignant la fin du tunnel. Des pentes légères mais brusques survenaient par endroits, lui faisant accélérer les pas. Le poussant, plus léger, vers son but. Peut-être atteindrait-il juste avant la sortie des salles comportant des installations aménagées en cas de conflit, de manière à accueillir des civils ou des soldats, évacués ou blessés. Ce lieu inhospitalier, humide à l'air vicié, éloigné de toute humanité se chargeait étrangement d'espoir. Sa propre attente se transformait dans celle collective de ceux qui, dans un sombre futur, fuyant une mort, emprunteraient ce couloir avec pour seul espoir celui d'atteindre, comme lui, le bout d'un tunnel où rejoignant la surface, une nouvelle liberté les attendrait. Puis la réponse à toutes ses peurs lui apparut d'un coup : si l'entrée qu'il avait emprunté restait ainsi accessible, il devait nécessairement en être de même pour la sortie. Une telle hypothèse était logique, évidente. Il en accéléra le pas.

Il s'imaginait découvrir de nouveaux espaces souterrains, des sorties en des lieux extraordinaires et inconnus, être sur une piste nouvelle. Il se sentait l'élus parmi tout ceux qui auraient pu traverser cet endroit secret. Un tel lieu, vide et creux, se donnait à être le réceptacle de toutes ses rêveries, de toutes les possibilités souterraines de sa ville. Le couloir pouvait à tout moment tourner subitement à gauche comme à droite, monter ou descendre, s'ouvrir sur des salles. Rien n'était fixé à l'avance, du moins pour lui qui découvrait tout. Mais l'ivresse due à ce sentiment de découverte devenait hautement trompeur. Il développait une relation intime avec cet endroit qu'il était le seul à arpenter, à pouvoir y respirer l'air, et cette solitude lui semblait être la clé de la réalité de ce couloir. Sa relation avec ce lieu se fondait ainsi sur l'absence de tout témoin. Cette absence n'était-elle pas cette condition nécessaire et suffisante pour qu'une instance supérieure lui laisse disposer de cet espace comme son esprit l'entendait ? Il ne savait rien de cet endroit, aussi que coûtait-il, à celui ou ceux qui font que les choses sont, pour que ses désirs trouvent les réponses souhaitées ? Le monde lui semblait fait pour lui. La réalité devenait maléable, adaptable à ses attentes. Il perdait la conscience de son rapport au monde, se distanciant des parois qui l'entouraient pour se perdre en lui. Il renversait lentement, comme dans un songe, et sans s'en rendre compte les concepts temporels autour desquels il avait jusqu'à lors perçu le monde. Le futur, présent en devenir, n'était plus qu'un présent intemporel. Il construisait ainsi ce "futur" autour d'une projection d'attentes issues du passé, qu'il développait dans un présent rêvé. Les temporalités s'unifiaient, se condensaient, à la vitesse folle à laquelle l'espace se dilatait dans ce vide linéaire.

La rectangularité des parpaings devint pour lui un objet de profonde interrogation, lui inspirant peur et respect. Et partant de cette matrice de volume rectangulaire qui dictait longitudinalement ses pas, il se mit à imbriquer mentalement les formes qui l'entouraient : le parallélisme des murs, les horizontalités massives et puissantes au-dessus de sa tête et en dessous de ses pieds. Il se dépossédait de son corps et voyait ces lignes comme de pures abstractions hors de tout espace, lignes de fuite qui l'emprisonnaient, lignes qui désiraient maladivement s'attoucher dans l'obscurité et tendant pour cela à se rapprocher, et peut-être même le couloir se refermait-il derrière son passage, comme une grotte d'argile, terre glaise gluante et vile. Mais sous ses pieds, bien en dessous, à des milliers de kilomètres, le plat rassurant s'arrondissait jusqu'à former l'autre croute de cette même terre. Et suivant la courbe, de bien loin sous ses pieds il en venait à au-dessus de sa tête. Il se perdait alors entre ses pensées et son chemin. Il n'avancait plus, il lui semblait descendre en marchant le long d'un puits on ne peut plus vertical. Et autour, derrière les murs, fins murs certainement, des espaces possiblement, espaces d'anciennes carrières aux vides partiellement bouchées, mais pourquoi pas, d'autres couloirs, en tout point identiques au sien, où marchaient d'un même pas, des milliers d'autres que lui, des milliers d'autres comme lui. Cette idée le jeta dans une rage atroce. Il se mit d'un coup à crier puis à hurler. Il se perdait dans son propre écho. Il murmura alors férocément des appels au secours, suppliait qu'on lui réponde, en venait à implorer les divinités infernales des mondes souterrains. Il frappait de ses pieds les murs, puis armée d'un instrument métallique il s'abattait rageusement contre une paroi, puis l'autre. Il trépignait de haine de ne pouvoir entrer en contact avec ces autres qui suivaient la même direction que lui. Et si l'un d'eux venait de l'autre sens ! Il aurait mis au point un code ou même un nouveau langage pour communiquer avec lui, s'échangeant des informations sur ce qu'ils venaient de parcourir. Chacun aurait connu de quoi son propre futur était fait. Extase. Mais cette idée trop folle, qu'il avait pourtant pensé, accompagnée de ses hurlements, lui arrachèrent un étourdissement soudain.

C'est en s'arrêtant qu'il s'aperçut que la galerie avait changé d'aspect. Il se demanda quand un tel changement était survenu. Il revint aussitôt sur ses pas, laissant son sac à terre, là où il s'était arrêté, et marcha d'un pas accéléré pendant plusieurs minutes. Il pensa à son sac, et à l'idée d'en être séparé, comme s'il risquait qu'une personne puisse le lui dérober, il se retourna et reprit sa direction sans avoir vu précisément en quel endroit et comment s'était effectué le changement. Les murs auparavant constitués de parpaings de béton avaient laissé place à des blocs de pierre. Les murs étaient donc différemment appareillés mais fondamentalement il s'agissait toujours d'une construction de blocs quadrangulaires posés les uns à côté des autres. Son regard n'avait pas été attiré par ce simple changement. Il revint là où il avait laissé son sac. Il s'assit à côté mais le désir de se reposer l'avait entièrement quitté. Il lui fallait intégrer ce nouvel élément dans l'aspect du couloir et en tirer des conclusions. Mais à cette seule idée il sentait que l'énergie nécessaire lui manquait. Il inspecta tout de même du regard face à lui la paroi du couloir. Les blocs possédaient une couleur blanche, tendant vers le jaune que leur donnait la lampe torche. La pierre apparaissait légèrement poreuse. Sa main se posa sur le mur contre lequel il s'appuyait. Il pressa son ongle contre plusieurs pierres pour déterminer leur nature. Son ongle ne les raya que difficilement. Sa dureté le conforta dans l'idée qu'il avait. Il s'agissait bien de calcaire.

Malgré sa grande fatigue il réussit à récapituler dans sa tête les connaissances qu'il possédait sur cette pierre. Dans leur grande majorité les galeries souterraines de la ville avaient été taillées dans ce matériau. Il s'agissait d'un calcaire d'une rare qualité, dont la couleur variait très peu d'un banc à l'autre. Il possédait une bonne résistance à la compression ce qui expliquait qu'on s'en était de tout temps servi pour la construction de maisons modernes puis d'immeubles contemporains. L'abondante extraction dont ce matériau avait fait l'objet, avait permis d'alimenter la ville en pierres pendant des siècles. Ces données, très générales, lui avaient demandé un réel effort de mémoire et de concentration, mais l'avaient quelque peu rassuré quand à la faiblesse dont il se croyait l'objet. Il avait réussi à se prouver quelque chose. Pourtant il ressentait comme une gêne envers lui-même, bien qu'il ne pouvait mettre de mot dessus, ni déterminer son origine. Il assimila ce sentiment au fait qu'il connaissait plus de chose sur le sujet mais qu'il n'arrivait pas à se les rappeler. Au bout de longues minutes à penser à ce qu'il avait bien pu oublier, une toux rauque le rappela à son corps. Le froid venait s'intercaler entre sa peau encore chaude mais en cours de refroidissement et ses vêtements humides de sa sueur. Il lui fallait se relever et repartir, malgré cette fatigue qui lui tenaillait les muscles.

Il reprit sa marche. Son pas était moins alerte. Ils avaient l'impression que ses pieds s'emmélaient mais surtout régnait dans son esprit la confusion. Il tentait vainement de faire le point sur la galerie qu'il arpentait. Les pierres des murs étaient toutes de ce même matériau mais il s'agissait comme pour les couloirs précédent d'un simple revêtement. Cette galerie avait pu servir de lieu pour l'extraction du calcaire mais l'absence de toute salle, même de petite dimension, lui faisait douter de cette hypothèse comme unique réponse à la fonction du lieu. Qu'il se soit agit d'un simple couloir de communication restait possible mais en ce cas pourquoi avoir cessé d'utiliser les parpaings pour les remplacer par des pierres. Peut-être se trouvait-il dans une zone spécifiquement liée à la taille des blocs de calcaire, mais aucun puits pour remonter les blocs ne débouchaient verticalement pour attester d'un tel usage. Se pouvait-il que les puits se trouvaient être maintenant derrière les murs ? Dans un tel cas il était bien dans une zone transformée plus récemment en un espace de circulation. Ses raisonnements et hypothèses n'arrêtaient de se répéter, de se croiser, de se contredire. Il s'épuisait en conjectures sans fin. Il était maintenant épuisé, il savait qu'il aurait dû dormir depuis des heures, peut-être la nuit s'était-elle même achevée et au dehors le jour brillait. Mais il se sentait fort loin de tout cela. Seule une lourde fatigue occupait son esprit par ailleurs toujours préoccupé par ces hypothèses aux ramifications complexes et invérifiables.

En quelques secondes des émotions opposées le recouvrirent, ajoutant à son affaiblissement. Se succédèrent en lui la peur, l'abattement, la surprise et la peur qui souvent l'accompagne, la joie puis le doute. Ses pas continuaient de le porter vers l'avant quand le fin rayon de lumière de sa torche vint faire buter ses yeux contre une paroi. Il douta d'abord de ce qu'il voyait. Il prit l'image de la réalité pour une idée sortie de son imagination qui se serait imposée, de l'intérieur, non à ses yeux mais à son cerveau. Il se concentra, chassant les idées parasites, tandis que montait en lui une peur irréprouvable. La première peur, subite, laissa la place à une autre, consciente et réfléchie. Ses pas se ralentissaient, freinaient son corps tendu, saisi de frissons. Il ne voulait pas voir ce qui lui faisait face. Il se rapprochait de ce qui maintenant lui apparaissait distinctement comme la fin du couloir. Une face plane, soigneusement taillée, mais surtout abrupte et amère se dressait. Il ne savait plus si s'exprimait en lui l'incohérence du monde ou s'il n'était que le simple témoin de son explicite existence. Il laissa la torche lui tomber des mains et mécaniquement, alors qu'elle allait toucher le sol, d'un vif coup de pied il la projeta contre la paroi dans son refus de la réalité telle qu'elle lui apparaissait. Elle heurta le mur, s'éteignit sous le choc et alors qu'il était plongé dans la plus totale obscurité, il entendit nettement le bruit qu'elle ne fit pas alors qu'elle aurait dû atteindre le sol puis celui qu'elle fit après une durée qu'il assimila, d'après l'angoisse qu'il ressentit, à l'infini, mais qui après évaluation se limitait à une ou deux secondes.

La lampe était tombée dans un trou ou quelque chose de la sorte. Cette cavité devait certainement se trouver à la verticale de la paroi. Il n'avait aucune idée de ses dimensions mais elle devait être plus profonde que large. Il s'agissait d'une pure supposition puisqu'il n'avait pas fait porter son regard vers la partie basse de la paroi et encore moins vers le sol. Aucune lumière ne provenait du trou. Le second choc n'avait pas fourni à la torche l'impulsion propre à la rallumer. Sans avancer d'un pas il tendit son bras vers le mur le plus proche afin de s'assurer un repère physique puis il s'assit lentement tout en se débarrassant de son sac. Il le posa devant lui et ses mains se mirent à tatonner à l'intérieur, cherchant une bougie et de quoi l'allumer. A une peur diffuse émanant du trou avait succédé une sorte de joie quand à la possibilité que la galerie puisse se continuer. Ses mains demeuraient son seul et plus sûr contact avec le monde l'entourant. Mais alors que ses yeux ne s'étaient pas encore habitués à la noirceur ambiante il les tira de l'obscurité en grattant une allumette. La bougie à la flamme haletante remplaça celle de l'allumette noircie. Il s'approcha, la bougie tenue à bout de bras, de l'ouverture dans le sol. Il se tenait allongé au bord du rectangle sombre qui délimitait l'espace vide. Il jeta quelques morceaux de pierres pour avoir une idée de la profondeur de ce qui devait être un puits. Ce dernier ne semblait pas dépasser quelques mètres. En approchant la flamme de la paroi du trou il remarqua l'existence d'entailles très grossièrement aménagées dans la pierre. Ces installations rudimentaires étaient du type de celles creusées dans les galeries souterraines possédant plusieurs niveaux et permettaient de les relier entre elles. Il remit son sac sur le dos et se prépara pour descendre.

Ses deux mains lui étaient nécessaires pour descendre, aussi laissa-t-il sur le rebord supérieur la bougie. Il cherchait en tatonnant l'endroit où pouvoir poser ses pieds. Crispé contre la paroi il descendait avec lenteur et précaution. La lueur de la bougie disparaissait au-dessus de lui. En dessous se trouvaient des entailles, disposées à interval régulier puis une surface qu'il ne pouvait pour l'instant discerner. Une fois en bas, après une descente de plusieurs mètres, il alluma la seconde bougie qu'il possédait. Après avoir été recherché la première il pu constater, mais il en était assuré, que le couloir continuait dans la même direction que celui du niveau supérieur. Il ramassa sa torche qui gisait près de la base du puits. D'après son apparence extérieure les chocs subis ne l'avaient pas trop endommagé, mais ses tentatives pour la faire marcher restèrent sans succès. Il plaça à l'intérieur les dernières piles de rechange qu'il possédait mais cela n'y changea rien. C'est lorsqu'il s'avança de quelque pas qu'il s'aperçu qu'il n'avait pas jusqu'à lors établi de plan du chemin suivi, mais l'idée se dissipa d'elle-même : le plan s'en tenait à une ligne droite continue que rien ne venait interrompre, si ce n'était les quelques pentes de la galerie venant briser la stricte horizontalité de son parcours. Un tel constat la rassura car il ne se serait pas senti la force, ni même la capacité de dresser un plan de couloirs partant dans de multiples directions. Mais surtout des maux de tête s'étaient emparés de son esprit et toute concentration devenait un troublant effort.

Il s'habituaient lentement à cette lumière tremblotante qui entourait ses pas, mais au fond de lui il se sentait perdu. Il marchait lentement, protégeant la flamme avec sa main. La flamme d'abord vacillante, gagna en assurance, mais le couloir qu'elle lui donnait à voir, l'image qu'elle projetait en lui, était profondément altérée par rapport à la lumière rassurante que lui procurait précédemment la torche. La bougie ne rendait pas le même monde à ses yeux. Bien que la galerie avait peu varié dans ses dimensions, la flamme l'avait transformé lui. Il se sentait plus faible, démuné face à ce qui l'entourait et il n'arrivait pas à comprendre comment le couloir avait si profondément changé. Il mit cela sur la nature maintenant homogène du couloir : aucun bloc de pierre, taillé ou maçonné, ne pouvait se discerner, un matériau unique couvrait sol, parois et plafond, tout était d'un tenant de pierre. Le couloir se révélait dès lors dans toute sa vérité, dans toute sa nudité. Matrice minérale excavée, la galerie était taillée dans la roche, et il s'en dégagait un pénible et obscur pressentiment. Du sol au plafond cette pierre jaunie, rugueuse l'enserrait. Il n'arrivait plus à fixer son attention sur la paroi du mur qu'il longeait. Peut-être s'agissait-il de calcaire. Son esprit et son corps se résumaient à ses jambes qui le faisaient avancer.

Aussi quand son ventre se rappela à lui en se tordant sous le coup de la faim, il s'assit et précipitamment déballa de son sac tous ce qui lui restait. Poussé par une faim cruelle, il avala en désordre et goulument les restes de gateaux, coupe faim, bière et quelques-uns des emballages furent également machés sans qu'il n'y prête attention. Il laissa le sac vide derrière lui et continua. Puis il sentit sa gorge se nouer. Le couloir l'assoiffait, d'une soif minérale. L'air lui semblait charger d'une aséchante salinité. Il regardait de biais les parois et une profonde méfiance recouvrit son esprit. Il se douta que la pierre possédait ce terrible pouvoir de diffuser dans l'air une substance maladive s'associant à l'oxygène pour l'étouffer. Il comprit alors que seul une respiration infime pouvait le sauver. Il ne s'approchait plus des parois et tentait de se calmer en respirant de plus un plus lentement. Entendre son souffle le repoussait dans ses peurs. Respirer le bouleversait. Il gardait sa bouche close, l'entrouvant rapidement, tout en s'imaginant filtrer l'air entre les dents de ses mâchoires serrées, ou bien il extirpait du fond de ses poumons ces vapeurs. L'air n'était plus ce qui lui permettait de le tenir en vie mais le rapprochait de la mort.

Des pentes brusques lui semblait surgir au milieu du couloir, déstabilisant son corps vacillant. Ces pentes l'appelaient dans l'inconscience de leurs subites descentes et il les suivait sans chercher à esquiver leurs appels. Il voulait se fondre dans ce lieu linéaire et sans trace, couloir clos sur l'infini : espace différent et semblable à chaque pas, espace sans évènement, qu'il eut pu prendre comme antérieur au début de son temps. La flamme lui avait emprisonné les yeux. Il se voyait lié à elle, tout en sentant qu'elle était devenu un poids. Il prenait ces vascullements pour celle de son corps ou l'inverse, sans jamais arriver à distinguer celle qui, de l'une ou de l'autre, provoquait ces tremblements qui l'agitaient sans fin. La flamme était de trop s'il voulait que son corps se déplace comme il aurait été nécessaire, d'un mouvement déchargé de sa nécessité de percevoir. Il n'avait plus besoin que de sentir. Une profonde fatigue s'était emparée de lui. Il avait alors butté contre une aspérité, ou peut-être avait-il simplement glissé sous le poids de son propre corps. Il gisait à terre et pas un mouvement ne s'échappait de sa carcasse. Plus tard, il s'éveilla de ce qu'il ressentit comme un temps très long qu'il n'aurait pu dater. Ses yeux s'ouvrirent dans cet ailleurs qu'il n'arrivait plus à nommer et quand même il tenta de le faire les mots lui manquèrent singulièrement. Sa présence en ce lieu ne lui apparut toutefois pas anormale, au contraire, il parvenait à se remémorer des gestes qu'il avait dû faire, mais peut-être les avait-il rêvé au cours du puissant sommeil qu'il venait de quitter. Il se redressa avec peine et reprit son cheminement.

Le couloir à la taille auparavant rectiligne laissait place à une galerie au creusement rude et peu soigné, excavation désordonnée que des mains malhabiles avaient ménagées. Le couloir achevait de prendre une forme ovale se faisant large boyau où il ne pouvait se tenir debout. Des segments, des incurvations étranges semblaient s'y lire, cris figés dans la roche, étaient-ils mêmes artificiels ? Il y senti confusément les formes d'un langage dont les mots inconnus lui tournaient la tête. Mais son esprit s'agitait pour autre chose : ce qu'il avait pris pour un bourdonnement lui apparaissait plus distinctement. C'était plutôt le son d'un perpétuel mouvement, comme le son d'une eau vive. Un suitement, devenant eau de roche qui se libère d'une faille pour s'écouler fraîche et limpide. Il l'entendait maintenant mieux. Elle s'écoulait même en son esprit. Chaque pas la rapprochait d'elle et il sentait gonfler son flot en lui. Il s'arrêtait, souvent, levait le nez et reniflait l'air pour tenter de sentir cette eau. Cette soif le rendait ivre et s'ajoutait à une transpiration abondante car l'air s'échauffait. Elle couvrait son front de gouttes épaisses lui emplissant les yeux de cristaux de sel qui lui faisait émettre des gémissements gutturaux. Haletant de soif, de fatigue, les yeux mi-clos il avançait guidé par instinct et non plus à vue. Puis ce furent des spasmes vifs qui le saisirent, suivis de vomissements où se mêlait une terre verdâtre et caillouteuse. L'un d'eux, plus violent, le jeta et le retint à terre. C'est à ce moment certainement que sa dernière bougie s'éteignit.

Allongé sur le sol, une absence de lumière le surprend quelques secondes puis il n'y pense plus. Cela n'a pas d'importance. Seul compte ce bruit encore lointain de l'eau, de cette source qui suffit à l'apaiser. Son écho occupe son cerveau, s'y répercutant longuement. Le son s'enfle d'un souffle lourd et pesant à celui équivoque d'un grondement. Il marche vouté, un bras balant, l'autre contre la paroi qu'il longe prudemment. Sous sa main la roche froide et humide de la galerie présente un toucher visqueux et lisse, comme lissées par le temps. Cette absence de rugosité le pousse à s'en rapprocher pour sentir la pierre moite. Mais cela reste insuffisant. Il pose sa langue contre, contre la matière froide qui lui semble maintenant vivante. Il lèche avidement les parois où sourdent des gouttes d'une eau terreuse. Et la pensée de la source s'avive en lui. Elle ne peut sortir que de terre, elle ne peut provenir que d'un lieu où la pierre se fissure, terre vivante qui de son sein extrait ce liquide, il ne désire plus qu'une seule chose : avancer et se rendre à cette source. Suivre le couloir. Suivre ce chemin pour lui tracé. Suivre cette route à lui. Pour lui la route. pour lui ...

La paroi lisse laisse place à un modelé heurté et chaotique. Il en sort des excroissances en forme de bosses ou de lames. A de nombreuses reprises il les heurte et elles lui entaillent le corps mettant en lambeaux les vêtements qu'il n'a pas encore abandonné. Souffrant de son dos, il se met accroupi avançant tel un crabe d'une marche désordonnée mais rapide, prenant appui sur un bras pendant qu'il balance une jambe puis l'autre en avant. Il ne se heurte ainsi que rarement et non plus de front, et ses robustes épaules amortissent les chocs. Un obscur rougeoiement s'est étendu sur ses yeux ; assombris ils renvoient une froide lueur. Derrière ses yeux un son bas et sourd emplit entièrement son crâne, lui interdisant même de trouver une origine quelconque à ce son. La galerie toujours en pente présente un couloir de plus en plus irrégulier, mais surtout il lui répugne maintenant à s'approcher trop des parois aux formes et au toucher bizarres qu'il sent confusément charger d'un sombre pouvoir, comme peut l'être toute création inhumaine.

Il n'arrive plus à se tenir debout, ses jambes le font trop souffrir. Il se place à quatre pattes pour avancer dans le boyau ovale. Il évite ainsi ces fractures rocheuses qui semblent pousser avec une maligne lenteur. Un suintement visqueux achève de recouvrir les parois de son corps. Dans sa tête bat un rythme maladif en rien accordé aux pulsations de sa poitrine qui s'affaiblissent au fur et à mesure qu'elles deviennent plus pesantes. Ce dérèglement trouva son issu quand, une pente brusque, un puits ou autre chose peut-être le happa.

Alors il plongea, nu, dans le savoir.